

Léonard de Vinci était-il un homosexuel inhibé ?

Sigmund Freud



- Collection Sciences humaines -



Léonard de Vinci était-il un homosexuel inhibé ?

Sigmund Freud

Catégorie : Sciences humaines

Art libre (lal)

(1° partie)

Il faut probablement le considérer comme un homosexuel inhibé ou comme quelqu'un qui n'est homosexuel qu'en pensée. Il se choisit des élèves jeunes et beaux, mais rien n'indique qu'il ait eu des relations sexuelles directes avec eux. Dans l'ensemble, il semble avoir été un homme complètement dépourvu d'activité, de pulsion d'agression et qui atteint un haut degré de maîtrise de ses affects. Il montre un extraordinaire refoulement sexuel, que confirme une phrase de ses carnets : " L'acte de procréation et ses organes sont caractérisés par une telle déformation que, n'était la beauté du reste du corps, la race humaine se serait éteinte depuis longtemps. "

Léonard de Vinci ne mangeait pas de viande. Une de ses occupations favorites était d'acheter des oiseaux, puis de les laisser s'envoler. Sa marotte principale était en effet le désir de voler et il espéra jusqu'à un âge avancé pouvoir résoudre ce problème.

Pour nous, il est manifeste que ces traits de caractère sont liés à sa *sexualité* ; nous nous attendons à trouver dans le développement sexuel de Léonard de Vinci la solution des quatre énigmes de sa vie :

Le fait qu'il était un si grand chercheur ;

Le fait qu'il ne persévérât en rien et laissa inachevées la plupart de ses œuvres ;

Le fait qu'il traitait si mal ses œuvres ; et

Le fait que ce genre particulier de sexualité inactive domina sa vie.

Nous ne nous tromperons pas non plus en supposant pouvoir expliquer à partir de son *enfance* comment s'est formé un caractère ayant précisément de telles particularités. Mais où prendrons-nous le matériel ? Il semble que nous devrions nous borner à dire : cette inactivité, qu'il montre dans l'art, est liée à son inactivité sexuelle. Cependant, cette inhibition d'énergie n'était pas générale, mais limitée, puisque c'était aussi un chercheur.

De son enfance, on sait, comme nous l'avons dit, peu de chose. Il vient d'une famille de philistins ; ses ancêtres avaient été notaires durant quatre

génération et ne s'étaient pas particulièrement distingués. Son père l'engendra dans ses jeunes années (à l'âge de vingt-trois ans) avec une paysanne nommée Caterina : Léonard était un enfant illégitime. L'année de la naissance de Léonard, son père épousa une femme de haute naissance. Nous savons ensuite de Léonard qu'à l'âge de cinq ans il vivait dans la maison de son père, à Florence.

Ce mariage étant resté sans enfants, il semble plausible que le père prît chez lui son enfant illégitime avec le consentement de sa femme. En tout, le père se maria quatre fois (avec sa troisième et quatrième femme, il eut dix enfants) et mourut à l'âge de quatre-vingts et quelques ans.

Dans son traité sur le vol des oiseaux, un mémoire scientifique, Léonard se laisse soudain aller à sa fantaisie et dit : " Il semble que j'aie depuis toujours été destiné à m'occuper du vol des oiseaux.

Dans mon plus ancien souvenir d'enfance, il me semble qu'un vautour a volé jusqu'à moi, m'a ouvert la bouche de sa queue et l'a plusieurs fois battue de-ci de-là entre mes lèvres. "

Cela ne peut évidemment pas être un souvenir d'enfance ; c'est un fantasme touchant l'enfance. Si nous voulons appliquer à cela notre art psychanalytique, nous devons dire qu'il s'agit d'un fantasme homosexuel, dont la signification pourrait être : prendre le pénis (" la queue " en italien) dans la bouche et le sucer. Nous savons que les rêves de vol [" *Fliegeträume* "] signifient originellement toujours : je peux faire l'amour [" *vögeln* "], je suis un oiseau, je suis sexuellement mûr. Il y a aussi quelque chose de ce genre ici.

Un immense amour refoulé pour la mère

Il existe une autre voie étrange qui mène un peu plus loin dans l'histoire. Dans l'écriture hiéroglyphique, le vautour représente quelque chose de tout à fait précis à savoir la mère, et ce signe se prononce *mut*. Si nous essayons d'insérer cela dans le fantasme, il signifierait que sa mère s'est penchée sur lui, lui a mis son pénis dans la bouche et l'y a remué plusieurs fois de-ci de-là. Nous savons que chez les filles, le fantasme consistant à sucer un pénis a pour origine la succion du sein maternel. Nous pourrions donc imaginer qu'un remaniement de cette succion du sein maternel sur le mode homosexuel peut

éventuellement susciter un fantasme tel que celui que nous trouvons chez Léonard. Par conséquent, nous dirions que ce fantasme recouvre le souvenir d'une jouissance très intense [éprouvée en buvant] au sein maternel (l'intensité étant indiquée par le mouvement de la queue), et que ce souvenir a été remanié dans un sens homosexuel.

Nous pouvons aussi tenir compte de quelque chose d'autre : les Egyptiens avaient une divinité appelée Mut et qui était représentée avec la tête d'un vautour. Or, il n'y a pas de divinité égyptienne qui n'ait été aussi souvent représentée comme androgyne (c'est-à-dire avec un pénis). Ainsi l'idée primitive de l'enfant, qui attribue un pénis à sa mère (théorie sexuelle infantile), est aussi restée vivante dans l'expérience populaire. Cela permet de comprendre plus facilement comment ce fantasme de mère a été remanié dans un sens homosexuel.

Ce premier pénis perdu de la mère joue un grand rôle; et le fétichisme du pied, dont nous avons pu déceler l'origine dans la répression de certaines pulsions coprophiliques doit aussi être lié à une recherche et à un heureux recouvrement de ce pénis perdu de la mère. Ainsi, nous tendons à supposer que, dans le cas de Léonard, une énorme fixation maternelle a eu lieu à un très jeune âge, que, comme Sadger l'a démontré pour les homosexuels, il adorait sa mère et qu'il est devenu homosexuel en refoulant cet amour.

Le souvenir de ces deux choses serait préservé dans ce fantasme.

(2° partie)

Une libido tout entière investie dans la recherche

Mais on objectera que Léonard ne peut avoir connu les hiéroglyphes, parce qu'ils ne furent déchiffrés que dans les années vingt du siècle dernier. On peut cependant démontrer que Léonard connaissait le vautour comme symbole de maternité par ses lectures des auteurs grecs, qui s'étaient occupés de très près de la civilisation égyptienne.

Un de ces auteurs grecs donne aussi la raison de ce symbolisme : les Anciens croyaient qu'il n'y avait que des femelles chez les vautours et que la fécondation se passait de la façon suivante : les femelles ouvraient le vagin pendant leur vol et se faisaient féconder par le vent. Cette fable fut popularisée par les Pères de l'Eglise, qui voulaient confirmer par là la possibilité d'une conception immaculée.

Nous pouvons donc imaginer qu'un jour, Léonard lut cette histoire des vautours et que le fantasme suivant lui vint alors à l'esprit : ma mère n'était-elle pas elle aussi un tel vautour, un pauvre oiseau sans mâle ? Nous reconnaissons que son illégitimité n'était pas sans influence sur ce fantasme, qui représente un souvenir du fait que son père lui a manqué dans son enfance.

Le fait qu'un enfant grandit parmi les personnes d'un seul sexe est, nous le savons maintenant, l'une des causes qui contribue le plus à la formation de l'homosexualité. Nous sommes donc en droit de nous imaginer que, chez Léonard, cette fixation à la mère s'est produite et que, éveillée " sexuellement " à un très jeune âge par la tendresse de cette mère abandonnée, il vécut avec elle un amour bref mais très intense.

Nous osons compléter ce que la tradition dit de lui en supposant qu'il a passé les premières quatre ou cinq années de sa vie chez sa mère et qu'il n'a été pris dans la maison de son père que lorsque le mariage de celui-ci s'est avéré définitivement stérile.

Mais les années de deux à quatre sont décisives ; c'est durant cette période que les enfants forment leurs théories. Pour Léonard, la première chose, et la

plus importante, qui le tracassa fut la question de savoir pourquoi il n'avait pas de père, comme les autres enfants. C'est de cette constellation que provient son besoin passionné de recherche et de rumination ; avec l'énorme capacité qui était la sienne, il avait transposé sa libido en pulsion de recherche, et cela resta ainsi. Avec cela, la plus grande partie de son activité sexuelle fut épuisée pour toujours.

L'amour des jeunes garçons va souvent de pair avec l'art d'enseigner

Cette première recherche de l'enfant est, bien sûr, vouée à l'échec en raison de l'insuffisance de sa capacité cognitive. Le fait que cette première recherche reste inachevée laisse un effet paralysant pour toute la vie. Le caractère inachevé des œuvres ultérieures de Léonard est le stigmate infantile et rend probable, à nos yeux, le fait que ses recherches ont effectivement pour origine cette première fixation à la mère.

Ces traits de caractère, le besoin incoercible de faire de la recherche et l'incapacité de terminer, peuvent être encore démontrés dans d'autres traces de sa vie et de son œuvre. Cela s'accorde étonnamment bien avec sa vie sexuelle.

Le développement de certains cas d'homosexualité montre que, durant la première période " de la vie ", une intense fixation à la mère se produit ; elle est ensuite refoulée, et c'est là qu'intervient le grand changement.

Les homosexuels se divisent en deux groupes, selon l'objet sexuel primaire qu'ils choisissent ; ces deux objets primaires sont la femme (la mère, etc.) et le sujet lui-même. Les uns cherchent toute leur vie la femme au pénis, qu'ils peuvent naturellement trouver en l'homme ; chez les autres, comme Léonard, une identification se produit en même temps que le refoulement : ils deviennent eux-mêmes féminins, ils deviennent comme la mère.

C'est leur façon de se débarrasser de leur mère ; puis ils se cherchent eux-mêmes, aiment leur propre moi d'enfant. Ceci est la racine de *l'amour des garçons* des véritables homosexuels. Selon ses biographes, Léonard aussi se comporte comme une mère envers ses élèves : il enseigne, donne des conseils, les habille. Il les choisissait, comme le montre la rareté de ses succès, non pas pour leur talent, mais d'après sa sympathie personnelle.

(3° partie)

Le journal intime : un trait névrotique

Léonard tenait un journal intime, ce que nous pouvons considérer comme un trait névrotique. Dans les pages qui ont été préservées, il s'adresse toujours à lui-même, chose étrange, à la deuxième personne du singulier. C'est manifestement le substitut d'une relation qu'il a eue autrefois.

Le précurseur et le modèle de tout journal intime semble être la confession du soir de l'enfant ; dans les deux cas, on ne dit pas la vérité " *das Eigentliche* ". Ce " toi " du journal est l'équivalent des hallucinations acoustiques des névrosés. Les voix intérieures qui leur disent quelque chose sont destinées à remplacer des personnes qui leur manquent : elles sont le père et la mère (parfois des maîtres).

La conscience en fait un personnage. Le " démon " de Socrate n'est probablement rien d'autre. Dans la paranoïa, ces voix des parents sont remplacées par celles de collègues, des " autres ". Toutes les voix disent " tu " (comme chez les hystériques). Dans la paranoïa, elles utilisent la troisième personne : ce sont les frères et les sœurs envieux, les prototypes des futurs persécuteurs.

Dans le second volume de sa trilogie, *L'Antéchrist*, dont Léonard est le sujet, Merechkovski, emporté par son imagination, a tenté de deviner, au sujet de l'enfance et du reste de l'histoire de Léonard, plus que ce qui en a été rapporté. Ce qu'il dit coïncide tout à fait avec nos recherches.

Dans son récit, le petit Léonard de six-huit ans s'échappe souvent le soir de la propriété des Vinci pour se rendre dans la hutte proche de sa mère, se glisser dans son lit, se blottir contre elle et lui raconter tout ce qu'il a fait dans la journée.

Cela ne peut évidemment pas être considéré comme une preuve, mais jette une lumière intéressante sur l'interprétation du fait qu'il a tenu plus tard un journal intime. Dans ce journal, nous trouvons un homme qui a totalement

maîtrisé ses affects normaux. Il n'en a aucun, là où nous en avons ; pour lui, tout est un objet de recherche. Il commente en termes secs la chute de ses plus grands bienfaiteurs ; il note tout aussi sèchement la mort de son père, citant seulement deux fois l'heure de sa mort.

C'est dans de tels détails que se trahissent ces affects couverts. Parmi ces notes, nous trouvons çà et là de petits comptes, détaillés et méticuleux. Par exemple, les dépenses pour l'enterrement de Caterina, sa mère, dépenses dont il consigne, de la manière la plus ridicule, les plus petits détails. C'est manifestement la façon dont il exprime son émotion. Un autre compte se rapporte au manteau qu'il a fait faire à l'un de ses élèves.

Ailleurs il dresse une liste de choses que lui a volées un autre garçon. Il est caractéristique que ces comptes de boutiquier ne se rapportent qu'à deux sortes de personnes, à savoir ses objets d'amour. Avec un tel déplacement sur les plus petites choses, il ne peut s'empêcher d'exprimer dans son journal ses affects réprimés.

(4° partie)

Le sourire de la Joconde : la maternité triomphante

En plus de ces indications concernant la relation avec sa mère dans sa vie sexuelle, on trouve certains indices dans les œuvres du peintre ; les consigner pourrait rendre valable le travail effectué jusqu'à présent et qui est, en fait, infructueux. La plus forte impression que produisent ses tableaux est le fameux sourire à la Léonard, si évident dans *La Joconde*, *Sainte Anne*, *Bacchus* (qui est probablement sa dernière œuvre), *Léda* et beaucoup d'autres.

La Joconde est un portrait auquel il travailla durant quatre ans. Il n'est guère vraisemblable qu'il ait lui-même mis ce trait dans son visage ; on peut donc imaginer que cette femme lui a laissé une profonde impression et qu'il avait pour ainsi dire retenu ce sourire. Ce sourire est le plus frappant et le plus beau chez sainte Anne, un tableau qui est pourtant de plusieurs années antérieur à *La Joconde*.

Léonard peut donc seulement avoir eu des raisons intérieures d'aimer ce sourire. Vasari rapporte que, parmi les premières œuvres du jeune homme, il y avait des bustes de femmes souriant de cette façon. Ce sourire provient sans doute d'une personne de son enfance.

Le tableau *Sainte Anne, la Vierge et l'Enfant Jésus* a une curieuse composition, unique dans la Renaissance. La Vierge comme mère est assise dans la position d'un enfant sur les genoux de sainte Anne et se penche vers l'Enfant Jésus.

Les deux femmes ont cet étrange sourire, mais celui de sainte Anne est plus beau. Tout le monde a remarqué que Léonard avait aboli la différence d'âge naturelle entre les deux femmes.

Nous reconnaissons dans ce tableau quelque chose de sa biographie. Deux mères sont présentes, l'une plus éloignée et l'autre plus âgée.

Si le sourire était celui de la mère, on doit pouvoir expliquer cette composition à partir de lui. Ce tableau est la condensation de deux traits qu'on trouve seulement chez Léonard : il a vraiment eu deux mères, dont

l'une était entre l'autre mère et l'enfant. Mais le second chapitre de l'histoire de son enfance est aussi dans le tableau : dans la maison de son père, il trouva effectivement, en plus de sa seconde mère, une grand-mère, et l'on dit que les deux femmes se sont montrées très bonnes envers lui. C'est cette grand-mère qu'il a représentée, non comme une femme âgée, mais comme une seconde mère, plus éloignée.

Ce sourire a toujours été considéré comme extrêmement mystérieux (dans *La Joconde*, il suscite un effet étrange) : c'est le sourire bienheureux du vautour qui se penche sur l'enfant. Il contient vraiment un secret, un secret qui est clairement révélé dans Bacchus, qui est androgyne. Ce sourire représente la béatitude de l'amour maternel comme étant à la fois la suprême satisfaction sensuelle. Ce sourire bienheureux et sensuel représente l'union accomplie avec la mère : c'est l'enfant triomphant de posséder sa mère, c'est la représentation artistique de ce triomphe.

Enfant délaissé, Léonard délaisse à son tour ses tableaux

Il reste encore la question de savoir pourquoi Léonard a si mal traité ses œuvres. Nous touchons là au troisième trait de sa vie sexuelle, le petit reste de masculinité qu'il avait gardé. En cherchant le sourire de sa mère, il se sent, dans un certain sens, masculin. Il peut encore exprimer le reste de sa masculinité dans une identification au père.

Il ne fait aucun doute que cette identification a existé. Il a toujours joué, ou cherché à jouer au grand seigneur, même quand les moyens de le faire lui manquaient. Cela servait à compenser sa naissance illégitime. Mais cela servait aussi à surpasser le père, à faire mieux que lui, à lui montrer comment on joue réellement au grand seigneur.

Mais en cela aussi, le destin le poursuit: à ses yeux, son père a commis un grand méfait, qu'il ne lui a jamais pardonné : il a créé un enfant et puis il ne s'en est plus soucié ; Léonard fait exactement la même chose avec les œuvres qu'il a créées. A cet égard, il réussit à imiter vraiment son père - à son désavantage et à celui du monde - et, par ce comportement, il renouvelle constamment le reproche fait à son père.

Le même homme qui a créé ces œuvres d'une incomparable beauté avait aussi un besoin incoercible de collectionner des caricatures et des objets laids. Il est possible que derrière cela se cache sa haine envers le mari de sa vraie mère, son beau-père, que nous pouvons nous représenter comme un paysan vieux et laid.